

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Impossible de laisser passer le jour de Pâques sans s'en occuper : cette grande solennité religieuse s'impose malgré tout, et voulût-on se montrer indifférent, le joyeux carillon des cloches vous ferait revenir à d'autres sentiments.

Pâques et Noël sont les deux plus grandes fêtes du monde chrétien, et elles ont l'une et l'autre plusieurs points de rapprochement. Chacune marque une époque pleine de changements : la nature, les habitudes de la vie, les modes subissent de nouvelles influences et obéissent à de nouvelles lois.

Ces deux fêtes se ressemblent encore en ce qu'elles sont également bénies des enfants, et personne ne saurait dire lequel, du *soulier de Noël* ou de l'*œuf de Pâques*, est attendu le plus impatientement par ces chers bien-aimés.

Combien on gâte les enfants aujourd'hui, et comme on a raison de le faire ! Le gentil soulier de Noël est le prélude des gâteries dont les enfants sont l'objet à ce moment de l'année ; le jour de l'an vient ensuite leur en fournir un nouveau contingent. A Pâques, l'*œuf* traditionnel est également suivi ou précédé du fameux *poisson d'avril*, cette vieille mystification devenue une gracieuse surprise pour laquelle on fait aujourd'hui des dépenses folles. Voilà encore une source de joies entourée de mystère qui en double le charme.

Nous n'oublierons jamais l'émotion d'un baby de quatre ans à la vue d'une énorme bourriche de paille, bien ficelée et portant un papier marqué au timbre d'une messagerie de fantaisie. Le déballage dura quelques minutes, pendant lesquelles l'impatience du pauvre petit ne faisait que croître à faire craindre les larmes ; enfin un cri de bonheur lui échappa et vint prouver que l'attrape n'était que simulée. Un beau poisson, aux brillantes écailles, reposait tout au fond de la bourriche. Le baby ne savait d'abord s'il devait rire ou pleurer : un poisson n'a rien de bien divertissant, c'est un mets sérieux... Mais, lorsqu'on eut enlevé la tête de l'animal, et qu'une pluie de bon-

bons s'échappa du trou béant, la gaieté de l'enfant tourna au délire...

Les œufs de Pâques s'offrent de nos jours aussi facilement à une femme qu'à un enfant et nous savons pertinemment que l'un de ceux qui viennent d'être offerts contient un cadeau de grand prix. Un jeune mari a profité de cet à-propos de fête pour donner à sa femme une magnifique garniture en point d'Alençon ; nous avons

assisté, dans la maison Violard, à la prise de possession de ce présent superbe par un œuf magistral. C'est M^{me} Violard elle-même qui, après avoir plié la dentelle, l'a enrubannée de faveur bleue, — emblème de fidélité, — puis placée dans l'œuf. N'est-ce par là une pensée délicate et jeune ?

Depuis que M. Violard a repris la direction de sa maison (rue Monsigny), il semble que la dentelle y ait gagné un regain de succès. En aucun temps on n'en a plus porté qu'aujourd'hui, et ce commerçant nous disait lui-même : « La dentelle sera d'autant plus à la mode, que toutes les bourses pourront y atteindre, et nous nous faisons une loi d'en avoir à tous les prix. » Impossible de mieux comprendre l'intérêt général : aussi voyez s'il a réussi.

Les imitations ont cours à présent, tout comme la vraie dentelle, car la mode n'a aucun parti pris. Les plus jolies confections de la saison, que l'on établit en faille ou en sicilienne, sont garnies, à profusion même, de dentelles peu hautes et ruchées, avec un mélange de bouclettes de

ruban d'un gracieux effet, ou séparées par des galons et de riches passementeries. Ce genre fait florès auprès des élégantes ; il suffit d'aller au Bois, et mieux encore aux courses, pour le voir. En un mot, la dentelle est à l'ordre du jour de la toilette ; couturières usent et abusent du « coquillé » sous ce rapport, et mettent de la dentelle partout : robe princesse, habit muscadin, polonaise, chapeaux, et jusqu'aux ombrelles, aux barrettes même des souliers... il n'est pas un objet de la toilette d'une femme qui soit oublié.



P. N° 309. — CHAPEAU *Baretta*.

Modèle de M^{me} Selle, maison Moreau-Didsbury
(Boulevard des Capucines, 23).

Abordant la garniture du costume à un autre point de vue, nous dirons à nos lectrices que le galon soutient bien son rôle de favori. A côté des différentes espèces que nous avons déjà signalées, nous placerons un galon mohair à jour, fort remarquable par sa souplesse et un brillant exceptionnel. Posé sur une étoffe claire, ce galon forme transparent d'une façon charmante. Généralement on joint à cette garniture une frange postillon en laine assortie. Cette frange, qui constitue une vraie nouveauté, est admirablement faite et elle existe en toutes grandeurs; nous avouons la trouver aussi soyeuse et aussi belle que la plus jolie des franges de soie. Cette garniture offre, en outre, cet avantage de mieux s'harmoniser avec les tissus de laine.

Un autre galon issu de la saison nouvelle mérite également d'être mentionné; il est composé de côtes de velours et de galeries en cordonnnet faisant jours. Très-élégant ainsi, il le devient plus encore, si l'on ajoute une soutache d'or ou d'argent passée en reprise à travers les jours.

Les boutons entrent pour une si large part dans les ornements d'une toilette, que nous devons nous en occuper un peu. On en porte beaucoup de tout petits et en forme de boule généralement; ils se placent souvent trois par trois sur les devants; dans ce cas, on les retrouve ainsi disposés sur les poches et le long de la couture des bras. Ou bien on voit une disposition de boutons formant lignes derrière, parce que la cuirasse ou la polonaise se ferme de ce côté. Nous en avons vu également qui, après avoir dessiné le plastron sur toute la hauteur des devants, se rencontraient sur une fente qui suivait le milieu derrière. Les passementiers parisiens ont une grande variété de boutons, on doit le penser; mais nous donnons nos préférences à ceux de mohair, comme étant fort solides, et à ceux de nacre pour leur grâce coquette.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 309.

CHAPEAU BARETTA. — Chapeau de paille paillason, à calotte basse et foyante vers le bas; passe relevée en diadème devant, doublée de faille crème, avec bandeau semblable et nœud papillon sur le milieu. Echarpe de gaze crème entourant la calotte, nouée et pendante derrière. Groupe de bluets sur le sommet.

DG. N° 627.

1. Jolie passementerie formant dentelle, en galon et crochet de soie.
2. Aiguillettes en gros cordons de soie servant à fermer le haut d'un vêtement.
3. Broderie brésilienne, application de cachemire sur gros tulle, encadrée de crochet.
4. Petite passementerie composée d'anneaux et de boules sur galon étroit.
5. Petite passementerie, moitié cordon et crochet, dont les bords sont terminés par des houpettes.
6. Grosses houpettes de soie floche maintenues sur galon par un cordon. (Ces trois derniers modèles sont employés comme cache-points.)
7. Frange riche, composée de chardons et de glands d'un beau travail.
8. Frange grillée formant de grandes dents, terminée par de petites olives-glands.
9. Nœud de passementerie servant d'applique ou se mélangeant aux coquillés de dentelle.
10. Frange grillée avec postillon et chardon, formant une garniture fort élégante.
11. Frange de lacets ondulés réunis en groupes dans chaque creux des

dents de la tête. Celle-ci est formée d'un galon à jour à la barre; c'est la nouveauté de la saison.

12. Motif de passementerie pour confection, en tresse et galon de soie.
13. Galon natté, soie noire et argent, formant des carreaux alternés.
14. Passementerie à jour, marguerites en tresse à cœur d'argent, avec olives pendantes.
15. Galon mohair encadré d'un dentelé au cordon avec petites houppes et semé de losanges en tresse.
16. Galon genre diagonale, orné d'olives de soie, avec bordure dentelée au crochet.
17. Frange riche à jour, formant des carreaux à groupes de petits damiers, terminée par des glands de soie se présentant deux par deux.
18. Frange à doubles chardons et houpettes avec tête grillée.
19. Marabout frange en galons de soie ondulés, gracieux et nouveau modèle.
20. Frange passementerie, très-compiquée: mélange de chardons avec ou sans houpette et postillon, reliés par de gros cordons; tête plate en galon et natte de soie.
21. Haute frange à grille, garnie vers le milieu de marguerites en passementerie fine, dont le cœur est formé d'un anneau d'acier. Elle est terminée par des glands de cordonnnet.

Description de la gravure coloriée n° 1314.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Mariée: costume de faille. — Jupon à longue traîne, composé ainsi qu'il suit: pli bulgare derrière formant l'éventail; le milieu devant est monté par un quadruple pli aplati; les côtés sont ornés, en biais, de bouillons coupés par des guirlandes de fleurs d'oranger alternant avec des volants de dentelle. — Cuirasse boutonnée devant, ouverte en châle, avec fichu de crêpe lisse drapé à plis plats; ce fichu est orné intérieurement de dentelles assorties aux précédentes et qui se terminent par un nœud. Plusieurs rangs de plissés en crêpe lisse terminent le bas des manches, qui sont, en outre, garnies d'un chou de dentelle maintenu au milieu par des fleurs d'oranger. — Fleurs d'oranger posées au sommet de la coiffure et faisant traîne derrière.

2. Demoiselle d'honneur: joli costume de faille vert d'eau. — Jupon à courte traîne, uni devant où il est encadré par des plissés mignons et des grecques en faille rose. Monté à pli bulgare derrière, le milieu est en faille rose avec une échelle de cordelières vertes posée dessus. — Deux écharpes entourées de petits volants sont croisées, drapées et relevées en pouff sur le jupon derrière. — Cuirasse garnie derrière de deux petites écharpes, rappelant la disposition précédente et fixées chacune aux côtés de la basque par des traverses de faille rose. Col rabattu en faille rose dans le haut, formant rabat devant avec un nœud. Crevés de faille rose sur la couture de la manche, soutenus par des cordelières vertes, fixées aux manches par des boutons. — Lingerie en batiste à jour et valenciennes. — Capote en turquoise rose et tulle de même nuance, celui-ci tout bouillonné et tout ruché, avec plumes sur le sommet. — Large natte diadème en velours noir et barbes de tulle blanc.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

CONFECTION EN FAILLE NOIRE, garnie de volants de dentelle et de petits boutons. — Ce modèle est ajusté derrière, vague devant et fermé sous un coquillé de dentelle mélangé de coques de ruban. Le bas est découpé à larges dents carrées. La manche, très-étroite du bas, est ouverte et garnie de dentelle remontant jusqu'au coude. Petit col droit.

Notre patron se compose des pièces suivantes:

1° Devant; — 2° petit côté; — 3° dos; — 4° col; — 5° manche.

(Voir pour ce modèle notre gravure DG. n° 620, fig. 1 et 2, qu'on trouvera dans notre précédent numéro, pages 174-175.)



Jules David

A. Bodry 1314

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

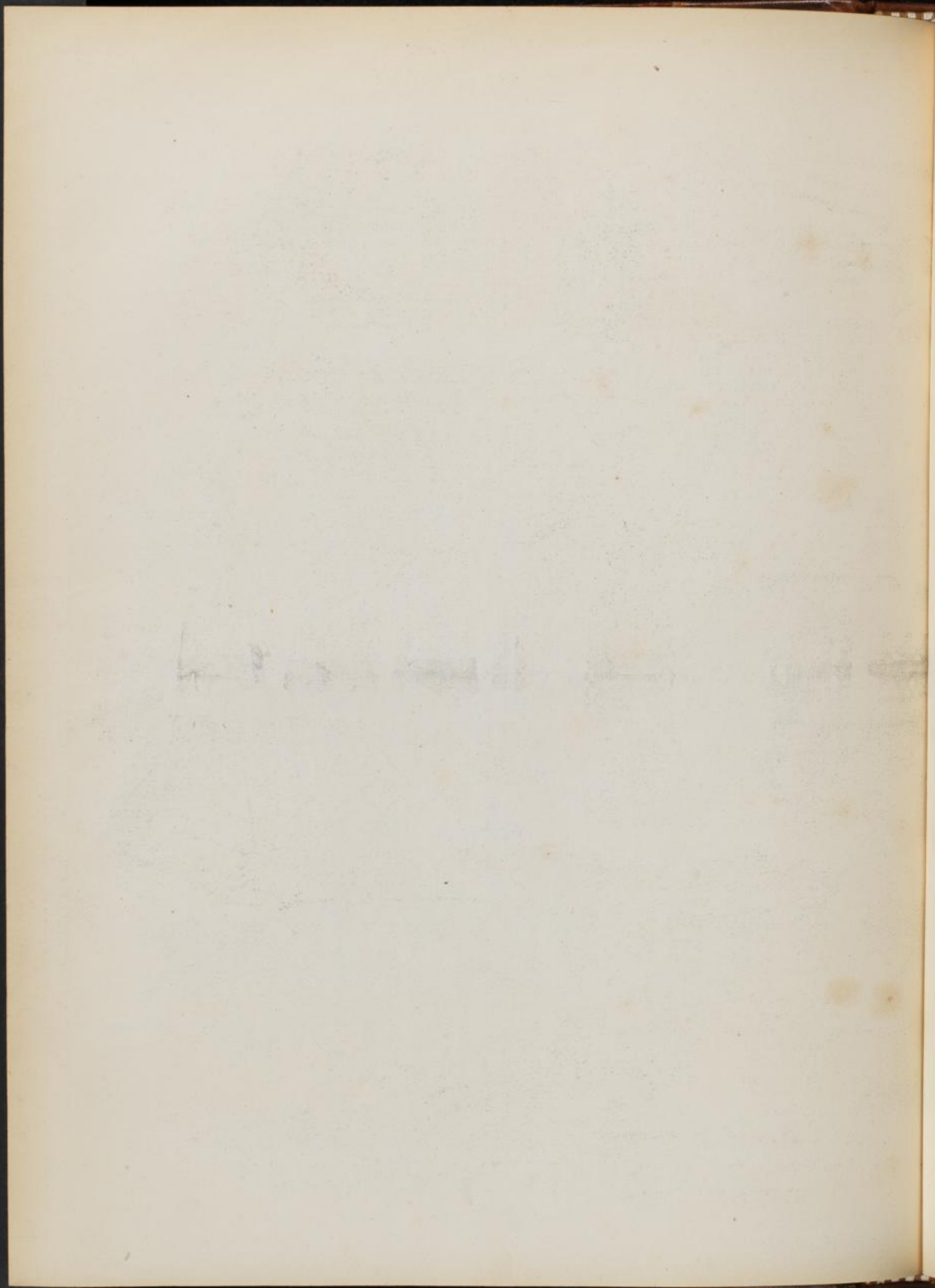
Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Costume de Mariée de M^{me}. Breant-Castel, r. N^o. des P^{ts} Champs, 28. - Stoffes des Magasins du Paradis des Dames
 r. de Rivoli, 8 & 10. - Ceinture Régente de M^{me}. De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. - Eau Figaro de Viguier, B^{is} B^{is} Nouvelle, 1.
 Lait Antéphelique de Candès & C^o. - Parfumerie Oriza de L. Legendre, r. P. Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.



CHRONIQUE MONDAINE

La première quinzaine d'avril a vu quelques très-belles réceptions, notamment chez la comtesse de Virieu, chez la marquise de Nicolai et chez la vicomtesse de Janzé. La vicomtesse, qui appartient à la branche des Choiseul-Gouffier, tient aux lettres. Elle a publié en Belgique, entre autres travaux, un très-gracieux roman intitulé : *Magnolia*.

L'autre dimanche, le ministère des affaires étrangères était en fête. A l'issue d'un dîner offert au corps diplomatique, il y a eu grande réception dans les salons de l'hôtel du quai d'Orsay. L'élément féminin se montrait très-nombreux à cette réception et ajoutait à la soirée un prestige d'élégance trop rare dans les réunions officielles.

Beaucoup de causerie dans les salons. On y rapportait un mot charmant du jeune prince royal Charles de Portugal. Il vient de faire, dans la partie sud du royaume, un voyage où son jeune âge ne lui a pas épargné les harangues officielles. Comme, au retour d'une de ces réceptions oratoires, il passait, tête-à-tête avec son précepteur, dans une allée solitaire, celui-ci se mit à lui dire :

— Eh bien ! Monseigneur, êtes-vous content de cette promenade ?

— Oui, certes, répondit le prince, les arbres au moins ne font pas de discours.

La soirée costumée de la baronne de Poilly défrayait aussi très-fort les conversations. A défaut de costume, les hommes sont obligés, pour cette fête, au manteau vénitien. Pour que ce manteau ait bon air, il faut qu'il soit porté selon la règle : c'est-à-dire avec l'habit noir, la culotte courte, noire ou blanche, et les bas de soie. Le claqué, les ordres, les plaques sont de mise.

En Italie, le manteau se fait plus court que chez nous ; on le double d'ordinaire d'une seconde couleur, ce qui le rend sans envers et permet de le porter tantôt rouge ou bleu, tantôt vert ou gris ; et au lieu de le nouer au col, comme on le fait encore à Paris, on le fait passer de l'épaule droite sous l'aisselle gauche, ce qui dégage la poitrine, démasque les croix et donne une allure plus pittoresque, plus cavalière.

Le jeune duc Torlonia figurait parmi les hôtes du ministère des affaires étrangères. Le duc Torlonia, titré encore duc de Poli et Guadagnolo, n'a que vingt-trois ans et a été élevé à Paris. Par sa mère, il est petit-neveu de Mgr Chigi, l'ancien nonce du pape à Paris.

La fortune des Torlonia est de notoriété proverbiale comme celle des Rothschild, et son origine n'est pas moins curieuse, ni moins obscure. Elle ne remonte pas au delà du commencement de ce siècle. Son fondateur, le bisaïeul du jeune duc actuel, était simple colporteur, chaudronnier auvergnat, et s'appelait Torlogne. Venu en Italie à la suite des armées de la République, il y commença une suite de trafics que la guerre et la conquête rendaient à la fois plus faciles et plus fructueux. A la tête d'un petit pécule, il se fixa à Rome, devint fournisseur des armées, puis fonda la maison de banque qui, en lui donnant la colossale fortune que l'on sait, en fit une des puissances du marché européen.

Son fils aîné, le duc Marius Torlonia, ne continua par les affaires paternelles. Il s'adonna aux arts, aux lettres et vécut en grand seigneur, tel que le Saint-Siège l'avait fait, bien plus qu'en fils de banquier.

Son frère, don Alexandre, chef de la ligne princière et aujourd'hui âgé de soixante-quatorze ans, n'agit pas de même, et, par

ses heureuses spéculations, a poussé à un chiffre fabuleux la somme de l'héritage paternel. De son mariage avec la princesse Colonna-Doria, il n'a eu que deux filles : la princesse Jules Borghèse, duchesse de Ceri, et dona Caroline Torlonia.

Les majestés et les altesses royales ont traversé Paris à l'envi la semaine dernière. On a eu la reine de Hollande, le duc d'Edimbourg, le prince de Hesse, le prince Charles de Bavière, la princesse de Thurn et Taxis, que sais-je encore ? Toutes ces grandeurs en voyage ont logé à l'auberge ni plus ni moins que les simples mortels.

A propos de déplacement, de temps en temps on lit dans les journaux une nouvelle dans le goût de celle-ci :

« Le ministre vient d'envoyer en Sicile M. Chrysostome, chargé d'une mission ayant pour but de rechercher quelle a été, sur les mœurs du moyen âge, l'influence du cidre importé par les Normands. »

Ce qui peut se traduire ainsi : — Le ministère ne sachant que faire de M. Chrysostome, qui est une médiocrité appuyée de beaucoup de protections, et M. Chrysostome voulant passer les fêtes de Pâques à Rome, celui-ci va voyager en Italie, aux frais du gouvernement.

Il fera l'important sur la route, il ennuiera nos ambassadeurs par ses indiscretions, cherchera des aventures légères, des exploits politiques, et créera des difficultés diplomatiques. De plus, comme il est inepte, il aura un album de voyage. Son absence durera six mois, total 6000 fr.

Voilà pour les missions archéologiques et artistiques de l'étranger ; mais les mêmes missions s'exercent aussi à l'intérieur, et alors c'est bien plus fort encore. Elles se déguisent, en ce cas, sous le nom d'inspections, et ne sont plus seulement à titre temporaire, mais pour la vie.

J'avoue qu'il y a deux classes d'hommes que j'ai toujours considérées comme phénoménales : la classe des tambours-majors et celle des inspecteurs des monuments publics. La condition surhumaine de sangfroid qu'exigent ces deux fonctions m'a toujours fait craindre que bientôt leur race ne s'éteigne, et qu'il faille renoncer à en remplir les cadres.

L'inspection des monuments publics réclame peut-être encore plus d'audace que le tambour-majorat, car ce dernier a des traditions qui portent avec elles le respect dû à l'usage. Ses membres sont peu novateurs ; ils se baissent en passant sous la porte Saint-Denis, parce que les précédentes générations de tambours-majors ont fait de même, mais ils n'ont aucune controverse à soutenir.

Tandis que l'inspecteur des monuments, qui arrive en chemin de fer près d'une basilique ou d'un dolmen, est là sur le terrain, sous la dent de vieux rats de bibliothèques départementales, en présence des Caleb de l'archéologie, nourris de chroniques et oints de dates.

Un inspecteur des monuments, écrivant sur une ville du Midi, disait, à propos de barreaux de fer qu'on trouve dans presque toutes les rues basses de cette ville : « Aux barreaux de fer qui protègent un grand nombre de fenêtres des rues, j'ai reconnu le caractère d'une ville espagnole. »

— Et moi, lui répliqua alors un des habitants de cette ville, le spirituel comte de C..., j'ai un peu voyagé et je puis affirmer à monsieur l'inspecteur qu'il n'y a rien d'espagnol ni de maure dans ces barreaux... Je les ai trouvés à la même hauteur et tous de la même forme dans les villes de France... où l'on craint les voleurs.

BACHAUMONT.

PROPOS DE SAISON

Le carnaval n'est plus, les roses vont éclore ;
Sur le flanc des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

Saluez ! c'est du Musset, et du meilleur.

Que les jours de printemps et de soleil soient les bienvenus !
Nous ne craignons pas, un de ces jours, de souffler dans les pipeaux de l'idylle.

Que voulez-vous ? *Mon grand-père était rossignol*, comme dit la chanson...

C'est un Allemand qui a dit le premier au rossignol : « *Tais-toi, vilaine bête !* »

Il s'est trouvé, au XVIII^e siècle, un Français pour lui faire écho. C'est Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*.

A bout de paradoxes, après avoir appelé Racine et Boileau « *ces pestiférés de la littérature* », après avoir traité Newton d'*absurde*, après avoir voté la suppression de toutes les peintures et de toutes les sculptures, Mercier imagina de s'en prendre au rossignol. Dans une page ou deux, il se mit sérieusement à *démolir* la réputation musicale de cet oiseau.

« D'où vient, dit-il, cette espèce d'opiniâtreté à louer le chant du rossignol, à le prôner le premier des chantres des bois ? Qu'une oreille impartiale l'écoute avec attention ; qu'elle entende ses sons souvent aigus, sans variété, sans modulation, sans nuance, et elle éprouvera une *sensation désagréable*. Que peut-on comparer au clappement dur et déchirant que l'oiseau tant vanté fait entendre au milieu ou à la fin de son chant *imphrasé* ? Je souffre quand je réfléchis aux efforts des muscles de son gosier..... »

Pauvre rossignol ! le voilà bien loti, en vérité !

En revanche, si Mercier dénigre le rossignol, il s'empresse de réhabiliter la grenouille ; il se pâme d'aise à ses coassements. Quel charme ! quelle douceur ! quelle poésie agreste et mélancolique ! Il n'y a réellement que la grenouille au monde !

Louis Bouillhet seul a été plus loin que Mercier. Il a *apothéosé* le crapaud dans une pièce remarquable, qui se termine par ce vers :

Roméo sinistre et gluant !

Il est vrai que Victor Hugo, qui est de l'Académie française, a écrit aussi au sujet du crapaud une de ses plus belles et de ses plus poétiques pages.

Puisque l'Académie française est sur le tapis, parlons de l'Académie française. Il y aura toujours des anecdotes sur elle.

C'était à l'une de ses séances privées, il y a... longtemps. On travaillait au dictionnaire. Un membre proposa de joindre à la définition de je ne sais plus quel mot un exemple tiré de Racine, soit ces vers de *Phèdre* à Thésée, qu'il se mit à réciter :

Épargnez votre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moi la douleur de l'entendre crier ;
Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir vu répandre à la main paternelle !

Il est bon de savoir qu'à l'Académie on professait et l'on professe encore un fétichisme absolu pour Racine.

Cela n'empêcha pas M. Victor Hugo, qui avait écouté ces vers

avec une extrême attention, de se lever et de demander la parole.

— Messieurs, dit-il avec sa bonhomie terrible, veuillez me permettre une humble question.

— Parlez ! fit-on.

— L'Académie pense-t-elle que dans ces vers la répétition du mot *douleur* fasse beauté ?

Ce fut un chœur général.

— Comment donc, monsieur Hugo ! En doutez-vous ? Si cela fait beauté, dieux immortels ! Vous ne comprenez donc pas comme c'est gradué admirablement : la douleur d'abord... la simple douleur... puis la *douleur éternelle*. Quelle savante progression !

— Je ne suis pas très-convaincu...

— Impiété ! sacrilège !

Et les orthodoxes, les puristes, les classiques de lever les bras et les yeux vers le ciel.

— Avant de m'accabler, reprit Victor Hugo en souriant, daignez souffrir que je hasarde une seconde observation.

Murmures désapprobateurs.

— *Sauvez-moi la douleur* paraît-il à l'Académie d'un français bien irréprochable ? Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux, grammaticalement parlant : *Sauvez-moi de la douleur* ?

Le même chœur, avec indignation :

— Horreur ! accuser Racine de ne pas parler français ! Cela dépasse toute mesure. Assurément, monsieur Hugo, vous n'êtes pas en possession de votre bon sens.

— Messieurs, calmez-vous, et laissez-moi m'expliquer. Si je blâme le *sauvez-moi la douleur*...

Nouveaux murmures.

— ... Ce n'est pas parce qu'il est dans *Phèdre*, c'est au contraire parce qu'il n'y est pas. Racine, j'en suis certain, n'aurait pas commis une semblable faute. Faites apporter un exemplaire de Racine.

— Oui ! oui ! s'écria la légion classique, et que ce soit pour votre confusion, monsieur Hugo !

Un exemplaire des œuvres de Racine est apporté.

Impétueux, un académicien s'en empare, et voici la version qu'il lit en pâlisant :

Respectez votre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle !

Victor Hugo souriait toujours.

Charles MONSELET.

CRITIQUE DE LA MODE

A propos des modes féminines, on a pu constater aux grands dîners, aux réceptions qui ont eu lieu depuis quelque temps, l'introduction dans la parure des femmes, à côté des perles et des diamants, des bijoux de fantaisie en or et en émail.

Dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe, s'adressant aux filles d'Israël, qui cherchent à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir, leur crie : « Vous êtes la ruine d'Israël. » Nous ne sommes pas prophète, — puisqu'on ne saurait l'être que hors les frontières de son pays, — et nous n'avons pas la moindre intention de prétendre que les pendants d'oreille de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Cependant, il y a quelque chose à dire sur ce caprice de la mode, — un peu venu de l'invasion de Paris par la jeune Amérique, — qui pousse vers les oreilles de nos mondaines, sous prétexte de pendants, toute la ménagerie du Jardin d'acclimatation et tous

les ustensiles du bazar des ménages. Ce ne sont que singes et marmites, lézards et lustres avec leurs bougies, coléoptères et cages d'oiseau avec leur hôte emplumé, tortues, pelles et pin-cettes, etc., etc.

Nous comprenons encore, malgré leur volume, les pendants d'oreilles renouvelés des bijoux étrusques du musée Campana ou des modes d'Athènes et de Rome, qui avaient la vogue en ces dernières années. Il y avait un certain cachet artistique, dans la résurrection de ces vieilleries, qui en excusait la forme massive et quelque peu disgracieuse. Mais à quoi répondent les innovations grotesques que nous venons de citer ?

A la soirée donnée le mois dernier par le général de Cissey, une des femmes le plus en vue du monde militaire portait comme boucles d'oreilles un canon en or, évidemment inspiré par le milieu guerrier où elle se produisait. Nous avouons que cet amour de la couleur locale nous paraît singulièrement excessif. Et puis, où se trouve la véritable élégance dans le fait d'avoir aux oreilles des canons dont la forme est si peu en harmonie avec cette situation ?

D'autres femmes arborent à leur cou des cascades de rondelles d'or, qui suggèrent l'idée d'une pluie de pièces d'or.

Cette fois, ce n'est plus l'effrayant prophète hébreu, c'est Juvenal, le satirique romain, qui appelle l'invocation. Il a crié, on le sait, avec la plus humble éloquence et une énergie aussi héroïque que stérile, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et en première ligne, il place l'or et l'argent monnayés. Ces pendants d'oreilles, qui éveillent la pensée du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner par le goût.

C'est à nos grandes élégantes, aux femmes d'un discernement reconnu par tous, si sûr qu'il fait loi dans l'empire de la mode, que nous nous adressons pour faire rentrer dans l'écrin toute cette bijouterie bonne pour les personnages allégoriques des féeries ou des revues de fin d'année.

L. S.

JEANNE D'ARC

La représentation d'une œuvre nouvelle à l'Académie de musique est toujours un événement, d'autant plus important qu'il est plus rare. Or, depuis six ans que M. Halanzier dirige l'Opéra, voici, par ordre de date, les nouveautés qui se sont produites sur notre première scène lyrique : en 1871, *Erostrate*, deux actes de M. E. Reyer ; en 1873, *la Coupe du roi de Thulé*, trois actes de M. Diaz ; plus un ballet en un acte, *Gretna-Green*, de M. E. Guiraud ; en 1874, *l'Esclave*, quatre actes de M. E. Membrée ; enfin, le 5 avril 1876, *Jeanne d'Arc*, grand opéra en quatre actes et six tableaux, paroles et musique de M. A. Mermet. C'est de ce dernier ouvrage que nous avons aujourd'hui à nous occuper.

Disons tout de suite que la salle du nouvel Opéra avait pris, pour cette solennité musicale, un aspect de fête et brillait d'un éclat extraordinaire. Le maréchal président de la République et la reine des Pays-Bas, en élégante et simple toilette bleue, occupaient la loge officielle de gauche ; dans l'avant-scène de droite se trouvaient la reine Isabelle avec les infantes. Les loges du premier étage et du second laissaient voir, au milieu de flots d'or, de diamants et de fleurs, l'élite de la haute société parisienne.

La pièce de M. Mermet n'est autre chose que la mise en scène des principaux épisodes de la légende qui a fait de la vierge de Domremy une inspirée, une envoyée de Dieu.

La France, en 1429, était presque tout entière au pouvoir des Anglais. Charles VI mort, sa veuve, Isabeau, avait vendu le trône de France au roi d'Angleterre. Le nouveau roi, non encore sacré, errait de ville en ville, n'ayant qu'une armée indisciplinée. C'en

était fait de la France. Partout la dévastation, les ruines, le désespoir!...

L'opéra de M. Mermet commence.

Le premier acte se passe à Domremy, jusqu'alors épargné. Mais l'ennemi approche. Déjà on aperçoit du village les lueurs de l'incendie allumé par les Anglais. Une ferme est en flammes. Jeanne résistait aux voix qui lui ordonnent de partir ; elle n'hésite plus. Elle quitte son père, et, sous la protection de Gaston de Metz, se rend à Chinon.

Dans ce premier acte, on remarque un chœur de paysans, un quatuor, des couplets dits par Jeanne :

Une femme a perdu la France,
Une vierge la sauvera...

et le grand air final, écrit dans un sentiment très-doux :

Vallon, ruisseau, sombre feuillage,
Non, je ne puis vous dire adieu!

L'acte suivant nous transporte dans les jardins de Chinon. Charles VII chante son amour à Agnès Sorel, ne prêtant que peu d'attention aux sages conseils qu'elle lui donne. Il refuse de recevoir Jeanne. Mais un soldat blessé à mort vient tomber aux pieds du roi ; il a été frappé sous les murs de Chinon. L'étranger est là, Gaston de Metz somme Charles de recevoir l'envoyée du ciel. Alors la scène légendaire : Jeanne reconnaît le roi, caché derrière ses courtisans, et offre de délivrer Orléans.

Au troisième acte, deux tableaux : la tente de Jeanne d'Arc d'abord, puis le camp français sous Blois, avec la Loire à l'horizon. Menés par le traître Richard, les soldats ne songent qu'à boire, jouer et faire sauter les ribaudes. Jeanne survient et fait tout rentrer dans l'ordre. Un seul soldat résiste ; il tombe mort à ses pieds. Toute l'armée s'incline, prie et se redresse pour marcher sur Orléans. L'héroïne, inspirée, frémissante, donne elle-même l'exemple :

Prêtres, marchez en tête et portez ma bannière!

Le dernier acte est également divisé en deux tableaux. Sous les murs même d'Orléans, que montre le premier, une embûche est dressée à Jeanne, qui va tomber entre les mains des Anglais. Gaston de Metz la sauve au prix de sa vie ; il est assassiné par Richard. Jeanne entend ses voix pour la dernière fois. Alors des nuages envahissent la scène ; ils se dissipent et laissent voir l'extérieur de la cathédrale de Reims ; puis une nouvelle toile se lève, et l'on a devant soi l'intérieur de l'église où a lieu le sacre de Charles VII. Jeanne voudrait retourner auprès de son vieux père ; mais, cédant aux prières du roi, elle promet de demeurer auprès de lui, bien qu'elle voie déjà le bûcher sur lequel elle montera bientôt.

Telle est, en peu de mots, la pièce imaginée par M. Mermet et sur laquelle il a échafaudé sa partition. La critique s'est montrée fort sévère pour l'auteur de *Roland à Roncevaux*, et pourtant il y a dans son œuvre de belles pages, qui méritent d'être jugées autrement que sur une première audition.

L'interprétation, dans son ensemble, était bien faite pour conquérir le public. On ne peut que féliciter M^{lle} Krauss, superbe de sentiment et d'énergie dans le rôle de Jeanne, où elle a obtenu le succès de la soirée. Salomon (Gaston de Metz), Gailhard (le traître Richard), Faure (le roi Charles VII) et M^{lle} Daram (Agnès Sorel) ont fait aussi tout ce qu'il était possible de faire.

Mais ce qui doit être loué sans réserve et fait le plus d'honneur à M. Halanzier, c'est la richesse de la mise en scène, le luxe des costumes, la splendeur des décors. Celui qui représente les bords de la Loire est une toile de maître, qu'on ne saurait trop admirer. En résumé, il nous paraît impossible qu'avec de tels éléments, l'œuvre de M. Mermet ne fournisse pas une carrière honorable.

Robert HVENNE.

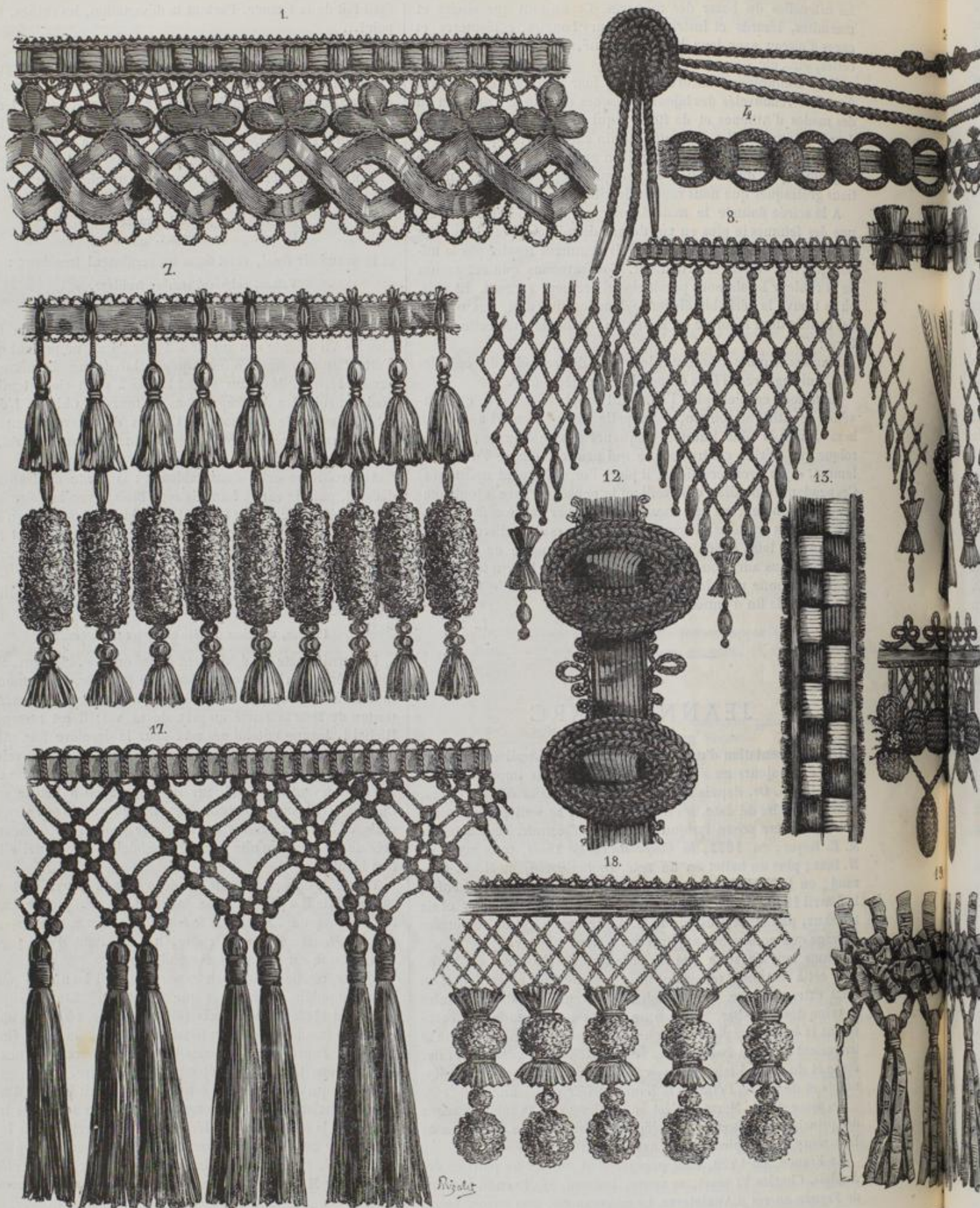


PLANCHE DG. N° 627. — ORNEMENTS ET GARNITURES EN PASSERELLE
 Modèles nouveaux de la maison de la rue de la Harpe



E. Desobry

LA MORALE DU BILBOQUET

(NOUVELLE.)

I

Quoiqu'il fût près de deux heures, on était encore à table dans la salle à manger de la fabrique de parfumerie Carle Maudan et Anatole Fricquet, située à Noisy-le-Sec, quand un jeune homme d'un extérieur modeste et aux allures timides s'y présenta, le 14 de juin 1857.

Le déjeuner s'était prolongé, car c'était un dimanche. Deux hommes, qui paraissaient avoir dépassé la quarantaine, devisaient les coudes sur la table, en fumant l'un une pipe, l'autre un cigare, et en sirotant de temps à autre des petits verres de liqueur. Une femme de trente à trente-cinq ans, très-brune, aux yeux noirs fort vifs, courte de taille, rondelette et dont les manières annonçaient une extrême pétulance, allait et venait en s'éventant à tour de bras.

La conversation des deux hommes, qui semblait fort animée, presque orageuse, s'interrompit soudain à l'entrée du visiteur. Tous deux se levèrent et saluèrent.

— N'est-ce pas un de vous, Messieurs, dit le jeune homme, qui a fait insérer cette annonce dans les *Petites-Affiches* : « On demande un associé avec un apport de vingt mille francs ; bénéfices assurés ? »

— C'est nous, Monsieur, dit un des deux hommes.

— Eh bien, je me présente pour être cet associé.

— Vous avez les vingt mille francs ? demanda l'autre homme.

— Oui.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Peut-on vous offrir un cigare et un verre de quelque chose ?

— Merci, je ne fume pas.

— Mais, un petit verre... du cognac... du kirch... Il est excellent.

— Merci, je suis venu...

— Pour autre chose, dit celui des deux hommes qui avait pris la parole le premier ; sans aucun doute. Mais on peut causer en buvant ; cela facilite les affaires. Cependant si vous êtes pressé, nous pouvons passer tout de suite au bureau.

Le jeune homme, qui s'était à peine assis, se leva et suivit ses deux interlocuteurs dans une petite pièce, sur la porte de laquelle était peint en noir le mot : BUREAU.

Aussitôt que les trois hommes eurent quitté la salle à manger, la petite femme brune fit signe à une bonne de débarrasser la table, et elle continua à se promener de la salle à manger au jardin en s'éventant de plus belle. Puis, fatiguée sans doute de cet exercice et de la chaleur torride de la température, elle se jeta sur un divan et s'endormit.

L'examen des livres de commerce ne fut pas long, et l'affaire se conclut sans doute sans discussion ; on peut même supposer que le jeune homme était décidé à l'avance, car, au bout d'une demi-heure, les deux industriels le ramenaient dans la salle à manger, et l'un d'eux lui disait :

— Puisque tout est arrêté, on vous préparera l'acte pour demain.

— J'aime mieux tout de suite, répondit laconiquement le jeune homme.

— Soit, s'empressa-t-on de lui répondre. Nous allons l'écrire au bureau.

— Je vous attends, dit le jeune homme.

Les deux hommes sortirent, et Simplicie Rigat, l'aspirant associé de la maison Maudan et Fricquet, resta seul avec la femme endormie.

Aussitôt que ses futurs associés furent sortis, Simplicie tira de la

poche de sa redingote un bilboquet et se mit à faire faire à la boule de doubles et triples évolutions, en se parlant à lui-même.

— Allons, dit-il, voici le moment d'appliquer la théorie de Jean-Jacques Rousseau, *la morale du bilboquet*. Jusqu'à présent, je n'ai pas trop parlé, je crois ; mais, le bilboquet à la main, je serai bien plus sûr de moi. Une fois accepté comme joueur de bilboquet forcené, j'ai le droit d'être taciturne sans inspirer de défiance.

En ce moment, tout en se retournant pour attraper son bilboquet qu'il avait fait tourner en l'air, il s'aperçut de la présence de la dame endormie ; il craignit d'en avoir trop dit et se mit à jongler avec frénésie, faisant retomber tour à tour la boule sur la quille et la quille sur la boule.

Ce fut en cet état, absorbé par cette étrange occupation, que la petite femme brune l'aperçut en ouvrant les yeux.

Elle le contempla avec curiosité.

Simplice, se sachant regardé, ne se laissa pas intimider ; au contraire il fit des prodiges d'adresse et de dextérité qui excitèrent au plus haut point l'admiration de la spectatrice.

L'arrivée de Carle Maudan et d'Anatole Fricquet, apportant à signer l'acte d'association, ne troubla non plus en aucune façon le solo de bilboquet de Simplicie. Il ne s'arrêta que quand Anatole, en lui frappant sur l'épaule, l'apostropha en ces termes :

— Ah ça, dites donc, vous êtes un drôle de farceur ; voilà à quoi vous passez votre temps ici, pendant que nous nous éreintons à vous préparer votre fortune !

— J'aime beaucoup le bilboquet, répondit froidement Simplicie en remettant son joujou dans sa poche ; c'est mon plaisir de prédilection, quand je ne travaille pas.

— C'est un plaisir bien innocent, dit Carle en riant.

La petite brune riait aussi en montrant ses dents blanches et en s'éventant de rechef, mais sans faire entendre d'autres paroles que quelques syllabes gutturales. Tout à coup son rire redoubla, et elle sortit en adressant à Carle quelques mots en une langue étrangère. Simplicie crut comprendre que c'était de l'espagnol.

On s'assit auprès de la table pour lire et collationner les trois triples de l'acte. Les conditions étaient fort simples : versement des vingt mille francs de Simplicie dans la caisse, prélèvement du montant du loyer au profit de Carle, propriétaire de l'immeuble ; attribution de cinq cents francs par mois à chacun des trois associés à titre d'appointements ; logement pour chacun à la fabrique ; nourriture en commun imputée sur les frais généraux ; partage par tiers des bénéfices ; raison sociale : Maudan, Fricquet et Compagnie, etc., etc. C'était une assez jolie position que Simplicie acquerrait à bon marché, surtout s'il était vrai, comme on l'annonçait, que les bénéfices à partager fussent s'élever au moins à une vingtaine de mille francs.

Il n'y eut aucune observation. Chacun signa et parapha. Simplicie tira de son portefeuille vingt billets de mille francs qu'il remit à Carle Maudan, et que celui-ci alla placer dans la grande caisse en fer scellée dans le mur du bureau.

— Eh bien, dit Simplicie, voilà qui est fait. Demain matin je ferai apporter mes meubles et je viendrai m'installer.

— Vous n'avez pas à vous occuper de vos meubles, fit observer Carle. La voiture de la maison, qui fait le service des commissions de Paris, les prendra chez vous à l'heure que vous indiquerez. Mais vous n'avez seulement pas vu l'appartement qui vous est destiné : vous n'êtes pas curieux.

— Peu importe, dit Simplicie, je n'y pensais pas.

— Nous allons vous le faire voir, et si vous avez quelques objections à faire, quelques réparations à demander, ne vous gênez pas, le propriétaire est bien disposé, ajouta Maudan en riant. Ensuite nous irons faire un tour de promenade dans le jardin et aux environs, puis vous dinerez avec nous.

— Je vous remercie, répondit Simplicie d'un ton embarrassé ; je ne sais si...

— Comment donc ? dit Anatole, est-ce qu'on signe un traité

comme celui-là sans l'arroser de quelques fioles ? Et puisque c'est sur les frais généraux... à moins que vous ne soyez attendu à Paris...

— Personne ne m'attend, dit Simplicie un peu sèchement, et je resterai.

On visita l'appartement destiné à Simplicie, on visita les autres appartements, on visita toute l'usine, en accompagnant ces visites de forces explications ; on visita le jardin en compagnie de la petite femme, qui prit le bras de Maudan pour aller dans le village, longer la rue de Paris, et pousser jusqu'au pont du chemin de fer, du bout duquel on admira le beau panorama qui se déroule devant les yeux : d'un côté les rochers sur lesquels est assis le fort, d'un autre la ligne argentée du canal, puis encore les riantes villas qui égayaient, et les fabriques qui animaient les abords de la forêt de Bondy et du parc du Raincy.

Quand, après avoir fait les honneurs du paysage à leur hôte, Anatole et Carle, donnant le bras à la dame, reprirent le chemin de la fabrique, ils échangèrent quelques paroles, auxquelles se mêlèrent des interjections espagnoles de leur compagne. Simplicie, qui, du reste, n'avait guère parlé, ne trouvant plus rien à dire, prit son bilboquet et, demeurant en arrière de quelques pas, commença à le faire évoluer tout en marchant.

— Mais c'est donc une vraie passion que vous avez pour le bilboquet ? s'écria Carle en se retournant.

— Ah ça, est-ce que vous y jouez aussi au lit ? demanda Anatole en riant.

— Quelquefois, répondit Simplicie sérieusement.

On se mit à table en arrivant. Le dîner fut très-gai. On fit force utopies et châteaux en Espagne sur l'avenir et la fortune probable de l'association. On but beaucoup et souvent à la prospérité de la fabrique. Mais Simplicie mélangea d'eau, même son vin de champagne. Au dessert, la petite brune dont les yeux pétillaient, chanta d'une forte voix de contralto quelques couplets espagnols, roula et fuma une cigarette, et se remit à s'éventer. Anatole balbutiait et comblait le nouvel associé de poignées de main. Carle, quoique un peu ému, cherchait à mettre une digue au torrent de paroles d'Anatole.

Ce que voyant Simplicie, il prit son bilboquet et s'assura, par la précision de ses doubles et triples tourniquets, qu'il n'avait en aucune façon compromis la justesse de son coup d'œil. La petite Espagnole, à ce spectacle, se pâma de rire sur son divan. Anatole parla de faire un punch.

Simplicie regarda à sa montre, et se leva pour aller chercher son chapeau.

— Attendez-nous donc, dit Carle, nous partons ensemble. Nous allons prendre le train de dix heures.

Simplicie parut surpris. Néanmoins il ne dit pas un mot.

Carle prit le bras de la petite femme. Anatole voulut embrasser Simplicie en lui faisant ses adieux, et l'on se dirigea vers la station.

Simplicie ne dit rien pendant le voyage, qui dura un quart d'heure. Toutefois, arrivé dans le faubourg Poissonnière, à la porte de la maison qu'habitait M. Maudan, il lui dit d'une voix ferme et d'un ton doux, mais qui ne souffrait pas de réplique :

— Notre traité porte que nous avons chacun notre habitation à la fabrique ; vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que vous n'y demeuriez pas.

— Mais je suis libre, dit Maudan, et j'aime mieux...

— Alors je pourrais aussi me dispenser de résider à Noisy. Il vaut mieux que nous y soyons tous les trois. D'ailleurs, *il le faut*, prononça-t-il avec une sorte d'accent autoritaire. Adieu... à demain.

Maudan ne répondit pas. Il le regarda s'en aller.

— Voilà un drôle d'homme, murmura-t-il en poussant devant lui la petite femme, qui paraissait harassée de fatigue et à moitié endormie.

II

Noisy-le-Sec, 22 juin 1857.

Simplicie Rigat, à Madame Ducerceau, née Honorine Maudan.

Madame,

Voilà deux jours que je suis installé à la fabrique de parfumerie Maudan et Fricquet, et, bien que je n'aie pu recueillir aucun indice, je suis assez satisfait jusqu'à présent de la marche de ma bizarre et aventureuse entreprise.

Ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir, comme me le promet M. Fricquet, mon mince patrimoine se décupler en quelques années. Car, entre nous, mes deux associés me paraissent des parfumeurs à peu près de la même force que moi ; et, vous le savez, je connais de cette chimie odorante et hygiénique tout juste ce que m'en ont appris les manuels que j'ai étudiés pendant huit jours pour me mettre à même de me présenter à eux d'une façon sortable. Précaution bien inutile, du reste, puisqu'ils ne m'ont même pas demandé si j'étais au courant de la partie. Néanmoins je ne regrette ni mes livres, ni mon temps. Ma science de fraîche date m'a permis de me poser devant mes associés et devant le contre-maitre praticien, qui mène tout ici, en théoricien capable. Je lui devrai peut-être aussi de voir gaspiller l'argent de la société avec une certaine connaissance de cause.

Mais peu m'importe de perdre ce qui me reste et que j'ai aventuré ici, pourvu que je réussisse. Le prix que vous et monsieur Ducerceau avez mis à mon succès, n'est-il pas pour moi au-dessus de toutes les fortunes ?

Quoi qu'il en soit, mon savoir superficiel en parfumerie me servira bien moins efficacement, je le crois, que mon habileté sur le bilboquet et que ma passion pour cet exercice réputé, bien à tort, abrutissant. Rousseau a cent fois raison de dire qu'on devrait enseigner le bilboquet aux enfants dès l'âge le plus tendre... Le bilboquet doit être, à mon avis, un des principes fondamentaux de toute bonne éducation.

Vous verrez vous-même, quand vous viendrez passer une journée à la fabrique, comment je suis un grand bêta naïf, tellement absorbé par ses boules et ses quilles de buis, de palissandre et d'accajou, qu'on peut tout dire et tout faire devant lui.

Ce qui ne m'a pas empêché, dès le premier soir, de prendre un tel ton de fermeté sérieuse pour affirmer à M. Maudan la nécessité de son installation à demeure à l'usine, qu'il est venu y planter sa tente le lendemain. Il y a des moments où l'on dirait presque qu'il a peur de moi.

Donc vous pouvez venir tel jour que vous voudrez sans prévenir ; vous le trouverez toujours. J'espère que monsieur Ducerceau et mademoiselle Fabienne seront de la partie. Recommandez-leur de ne pas me reconnaître et de ne pas trop me rire au nez.

La seule découverte importante que j'aie faite, c'est qu'il y a un fond de mésintelligence entre M. Maudan et M. Fricquet, et qu'ils étaient sur le point de se brouiller tout à fait quand mon arrivée a un peu raccommoqué les choses. M. Maudan, qui est peut-être porté à avoir peur de tout le monde, semble parfois mal à son aise quand le terrible Fricquet le regarde d'une certaine façon. Quel est le secret qu'il y a entre eux deux ? Mon bilboquet me permettra peut-être de le découvrir.

En attendant, je crois deviner que ce Fricquet serait d'un tempérament à dévorer plusieurs capitaux industriels comme celui de la maison, et à engager toute la fortune de M. Maudan dans les engrenages, mais que celui-ci refuse de laisser entamer sa réserve. Vous jugez si j'aurai soin de l'entretenir dans ces bonnes dispositions.

J'ai quelque idée aussi que le susdit Fricquet, qui tient à la

fois du Machiavel et du Don Juan de bas étage, n'aurait pas été fâché de se donner pour complice, dans ses entreprises sur la fortune de son ami, la pétulante senora Mouna, votre richeuse belle-sœur. Mais la coquette créole paraît avoir pour lui la plus radicale antipathie.

Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, que cette sémillante personne ne disait pas un mot de français? Quel dommage! Une petite femme qui semble être possédée du désir de parler et avoir tant de choses à dire! Tudieu! quelle privation ce doit être pour elle!

Faudra-t-il donc que j'apprenne l'espagnol, ne fût-ce que le fond de la langue, comme j'ai appris le fond de la parfumerie?

Truc, le chien de la fabrique, est le trait d'union entre les deux amis. Chacun d'eux l'aime à sa manière. Friquet le choye et le comble de friandises, ce qui n'empêche pas l'animal de lui montrer parfois les crocs. Maudan lui allonge souvent des coups de pied, ce qui n'empêche pas la pauvre bête de le lécher à tout propos. Encore un être dont maître Carle a l'air d'avoir peur!

En attendant de nouveaux éclaircissements je vous prie, Madame, d'agréer, pour vous et les vôtres, mes très-humbles civilités.

SIMPLICE RIGAT.

III

Ainsi qu'on l'a vu d'après sa lettre, Simplicite était en fonctions d'associé dans la fabrique de parfumerie Maudan, Friquet et Cie, dont les vastes ateliers et la pompeuse enseigne: « *Au domaine de Flore*, » faisaient à cette époque l'orgueil de Noisy-le-Sec.

Son entrée dans la maison avait imprimé une activité nouvelle au travail, et les voisins avaient constaté, depuis quinze jours, un mouvement de production tout à fait inusité. Des ouvriers et des ouvrières avaient été embauchés, et chaque jour la voiture emportait à Paris des ballots de savons, de pommades, d'huiles, d'eaux de toute sorte et surtout de *crème de Phryné*, spécialité de la maison.

Il y avait à peine dix-huit mois que les habitants de Noisy-le-Sec avaient vu arriver dans leurs murs M. Carle Maudan, acquéreur d'une vieille maison depuis longtemps inhabitée et dont les murailles tombaient en ruines. Le jardin, assez étendu, était loué à l'année à un maraîcher qui occupait un petit pavillon et cultivait plus de choux et de laitues que de rosiers et de jasmins.

Le nouveau propriétaire avait transformé les cultures, planté des bosquets, dessiné des allées, des pelouses, des massifs de fleurs, remis la maison à neuf, fait élever des ateliers et des hangars, établi tout l'outillage de fourneaux, d'alambics, de cornues, d'étuves et d'emballage d'une usine de parfumerie et établi là son ami et associé Friquet en compagnie du jeune contre-maître Pichard et du vieux chien barbet Truc. Lui-même venait de temps à autre avec sa petite femme espagnole dans la voiture de service de la maison, particulièrement les dimanches d'été, passer la journée à la fabrique.

Sans entreprendre d'écrire par le menu l'histoire de la maison du *Domaine de Flore*, nous devons dire qu'elle ne jouissait pas d'une très-bonne réputation dans le pays, si ce n'est dans le cercle restreint de quatre ou cinq marchands de vin ou restaurateurs du voisinage, chez qui Friquet et Pichard faisaient de fréquents pèlerinages. Établie dans l'origine à grands frais par Maudan, qui y avait dépensé beaucoup d'argent, l'usine avait commencé par fabriquer en masse, et par se créer un stock considérable de marchandises; après quoi elle s'était ralentie; la voiture n'avait plus fait que trois, puis deux, puis un seul voyage à Paris par semaine; on avait congédié des ouvriers et ouvrières, on avait fêté religieusement le lundi, puis le mardi, on avait fait souvent des demi-journées.

En revanche, Friquet et Pichard avaient fréquemment reçu des amis de Paris ou d'ailleurs, et le *Domaine de Flore* s'était parfois transformé en domaine de Bacchus et de Comus.

On s'était demandé à quoi aboutirait le système de cette fabrique de qui l'originalité consistait à ne presque plus rien fabriquer. Mais on avait constaté que l'argent ne manquait jamais pour la banque de quinzaine des ouvriers, que les achats de matières premières se faisaient au comptant et que les remboursements d'effets ou de traites, quand il y avait lieu, s'exécutaient à caisse ouverte.

— Ah! le Maudan a de quoi, répondait Pichard quand on le plaisantait sur les chômages de la fabrique.

Cependant Carle Maudan, prévenu par des lettres anonymes (les braves gens ont toujours des amis et des ennemis inconnus), avait, à trois reprises, fait des irruptions soudaines dans l'établissement et surpris son associé et son contre-maître en flagrant délit de saturnales absolument contraires au règlement d'ordre affiché dans les ateliers. Il s'en était suivi des scènes violentes. Les voisins avaient entendu des cris confus; le chien avait aboyé plus fort que de coutume; puis Maudan s'en était allé; le travail avait repris pendant quelques jours; mais, la semaine suivante, les noces et festins avaient recommencé comme de plus belle.

— N'empêche que je crois que tout ça finira mal, disait le garde-champêtre de la commune au chef de la station du chemin de fer, le lendemain d'une altercation des plus vives occasionnée par une célébration par trop bachique du joli mois de mai 1857.

C'était à la suite de cette scène qu'on s'était décidé à demander, par la voie des *Petites-Affiches*, un associé avec un apport de 20,000 francs.

Julien LEMER.

(La suite au prochain numéro)

MASCARADE

(SOUVENIR DU CARNAVAL.)

François est fou des masques, il en a un superbe à bec recourbé et qui représente, au naturel, un perroquet formidable; mais cela ne lui suffit pas: il veut être un masque lui-même, comme l'explique la petite sœur qui, elle aussi, veut qu'on l'habilte, et, surtout, sonner du corps de chasse! Enfin le carnaval leur monte à la tête et on épie à la fenêtre pour le voir apparaître, le *Carnaval*; il ne vient pas, on le trouve très-paresseux.

Ils ont la promesse d'être déguisés.

— En quoi, maman?

La maman, qui n'en sait rien elle-même, prétend que c'est un secret.

— Et nos costumes?

— Nous les fabriquerons!

« Nous les fabriquerons. » Ce mot plonge François dans une véritable perplexité. Faudra-t-il aller à la cuisine pour les fabriquer? Il est inquiet, mais il a confiance.

A table, la maman se décide enfin:

— Toi, tu vas être en Turc.

— Et moi en *Turquoise*, crie la petite sœur. Oh! oui, en *Turquoise*.

C'est de l'ivresse.

— Les Turcs ont un sabre?

— Certainement.

— Et des pantoufles rouges?

— Comment donc!

— Et les *Turquises*? les *Turquises*, qu'est-ce qu'elles ont?

— Tu verras plus tard.

- Alors je serai un masque pour de vrai.
 — Tout à fait sérieux.
 — Est-ce que j'aurai des moustaches ?
 — Je crois bien ! Qui a jamais vu un Turc sans moustaches ?
 — Et les *Turquises* ? Quest-ce qu'elles ont ?
 — Tais-toi donc.

François prend tout de suite une autorité à l'orientale.

Ce sera pour ce soir... les petits visages s'assombrissent, enfin on se fait une raison ; ce sera pour ce soir, en même temps que la lampe.

La maman dit un secret tout bas à sa fillette, et elle de proclamer :

- Je ne serai pas en *Turquise*, mais en bergère !

Qu'ils sont contents ! le monde, avec tous ses plaisirs, est à eux ! C'est à qui des deux parlera le plus vite ; ils vont, ils viennent, ils annoncent à chacun la grande nouvelle.

- Vous savez que je vais être un Turc.

- Et moi une bergère.

Ils dansent, ils s'embrassent ; les yeux bleus sont humides du plaisir entrevu en si peu de temps ; ces petites imaginations traversent tout un pays. Un Turc, c'est-à-dire un homme fabuleux comme on en voit sur les images, comme le Turc du magasin ! Et une bergère ! quel mouton enrubanné conduira-t-elle ?

Mais François, qui est positif, répète :

- Mais maman a dit une bergère.

N'importe, ce sera quelque chose de charmant, de gai, de joyeux. L'heure ne viendra jamais assez vite. Enfin elle arrive, c'est un moment mystérieux et doux ; la maman les appelle l'un après l'autre. François est entré ; la porte est fermée, il va en ressortir un Turc ; pour un rien la bichette aurait un peu peur et pourtant elle voudrait déjà le voir ; comment va-t-il être ? Elle entend sa voix, ses exclamations, la voix de la maman, le bruit des tiroirs qui s'ouvrent et enfin François qui crie très-fort :

- Les pantoufles de papa !

Elle répète plus fort encore : « Les pantoufles de papa, » et court haletante les lui chercher.

- N'entre pas, bébé, n'entre pas.

Elle n'entre pas, mais la porte a été entre-baillée et elle a aperçu quelque chose de blanc ; elle frappe ses mains de bonheur, elle trépigne d'attente. Enfin, il apparaît. Ah ! qu'il est changé ! Elle reste interdite, ne sachant pas si elle le reconnaît ou non. Quel beau Turc tout emmitoufflé dans une vaste chemise de nuit ; la taille ceinte d'une de ces écharpes à elle ; sur la tête, le plus magnifique des turbans, une serviette blanche dont les pans retombent majestueusement de chaque côté du visage, et un superbe cache-nez comme burnous, le drapant royalement ! François traîne sa robe de chambre mise à l'envers et agrafée sur ses épaules ; son cimenterre est un coupe-papier ! La petite sœur ne peut ouvrir ses yeux assez grands : ce sont les moustaches et les sourcils formidables qui, pour elle, sont quelque chose d'étonnant, et de fait, c'est que cela lui donne, à ce chéri, un petit air vieux qui fait presque peur. La mère dit : « Qu'il sera beau quand il sera un homme ! » Lui l'est déjà par son air digne : il traverse le salon lentement, traînant ses grandes babouches rouges, noble et sérieux comme un vrai fils de Mahomet.

Pendant qu'il se laisse voir, on habille la bergère ; et jamais Watteau ne fit mieux. Elle revient, sa petite robe troussée sur un jupon blanc, un fichu de maman noué à la taille, une petite fanchon dont la pointe retombe sur la frange de cheveux blonds, les boucles relevées et la nuque comme garnie d'une pluie d'or que chaque vent fait frissonner, une mouche au coin de l'œil, le velours noir au col, la rose à l'entre-baillement du fichu, un petit sourire composé sur les lèvres. Elle se fait admirer, elle se retourne, elle fait la révérence, elle savoure l'admiration qu'elle lit dans les yeux, elle ne veut pas rire tout à fait : les bergères ne rient pas dans le pays de ses songes !

Et comme cela ils se mettent à table. François est tellement occupé de sa moustache que, pour un rien, il se contenterait de regarder les autres manger ; mais on l'assure que les Turcs dînent et cela lui fait prendre courage. Au dessert, la petite sœur, qui est friande, s'empare d'un gâteau de son frère ; il proteste de sa bonne voix éplorée, et elle, levant vers tous des yeux assurés :

— N'est-ce pas que les Turcs sont toujours aimables pour les bergères?...

BRADA.

LES PAROLES D'OR

Celui qui manque d'humanité envers les bêtes sera cruel envers les hommes.

L'abbé GREGOIRE.

La perfection de la bienfaisance consiste à s'effacer, si bien que l'obligé ne se croie pas inférieur à celui qui l'oblige ; et ce dévouement caché comporte des douceurs infinies.

BALZAC.

Dans le langage oriental, une femme est une fleur qui parle.

M^{me} SWETCHINE.

Les femmes qui se font remarquer, au milieu des enivrements d'une fête, par l'éclat de leur beauté ou les splendeurs de leur toilette, se persuadent aisément qu'elles y occupent toutes les pensées, comme elles y captivent tous les regards. Il faut bien leur dire, cependant, que celles qu'on voit ainsi dans le tourbillon du monde font songer à celles qu'on n'y voit pas.

F. SAUVAGE.

REVUE DES MAGASINS

A mesure que nous avançons en la saison printanière, la toilette s'impose à nous par de nouvelles exigences. La broderie, ce luxe de la femme de goût, se place ici en première ligne dans notre esprit. En effet, la mode actuelle est à la broderie sous beaucoup de rapports, soit qu'on l'emploie à la garniture du linge et de la lingerie, soit qu'on la dispose autour du costume, ou bien qu'on en constitue complètement celui-ci. La maison GESSAT et AUBRY est à même de fournir, en ce sens, tout ce qu'il est possible de désirer ; c'est une des plus importantes spécialités de broderies que nous connaissions et nous nous plaisons à le constater ici.

M^{me} Gessat, qui s'y connaît admirablement, choisit elle-même tous les dessins de broderie et les fait exécuter par des ouvrières à elle dans le pays même de la broderie par excellence, en Lorraine. On trouve donc dans ses magasins (rue Saint-Honoré, 332) les plus jolies broderies en bandes confectionnées : polonaises, cuirasses, tabliers, tuniques ou écharpes, en toile et broderie anglaise, d'un travail merveilleux et de dessins nouveaux, exclusifs à la maison Gessat et Aubry. Ces vêtements sont garnis de plissés de toile et de valenciennes, recouverts de volants brodés ; des nœuds papillon en ruban de gaze — haute nouveauté — ajoutent un charme de plus à l'ensemble.

Charmantes encore, ces coquettes « matinées » en baptiste rose, bleue, etc., complètement brodées à l'anglaise, formant un élégant transparent sur une doublure de soie. Les bords brodés sont découpés et reposent sur un plissé de soie et de valenciennes.

Gentilles parures, cols et manches, bonnets du matin, — tout l'article de linge, chemises, camisoles, pantalons, etc. — mériteraient d'être signalés d'une façon toute particulière pour leurs broderies si bien appropriées à chacun de ces objets.

Enfin les mouchoirs simplement ornés de chiffres enlacés ou couverts de broderies délicates, véritables tableaux artistiques, méritent par dessus tout l'attention des connaisseurs.

— Les courses de Longchamps font tourner la tête aux couturières, et M^{lle} Marie BATAILLON nous a confié ses angoisses à ce sujet. « Il faut une toilette élégante sans exagération de prix ; » ou bien encore : « Une certaine originalité de caractère sans perdre un instant de vue le plus strict bon goût. » Toutes choses qui ne peuvent guère marcher de pair ; pourtant notre habile couturière arrive à contenter ses clientes, mais à quel prix ? en y perdant son repos.

Nous avons remarqué dans les salons de la rue Thérèse, 5, quelques-uns des mirobolants costumes dont nous parlions. L'un est en faille crème et pékin à rayures de satin prune et crème. Le jupon, en faille, est à longue traine terminée par un plissé à larges plis fixés au milieu ; ce plissé est en pékin. Poche et aumônière en pékin, posées l'une au-dessous de l'autre sur le côté, ornées de nœuds de ruban prune et réunies par des attaches semblables. Habit en pékin, à corsage cuirasse devant, formant de longs pans carrés derrière, séparés au milieu depuis la taille ; les manches sont en faille, avec parement de pékin garni de nœuds.

Une autre toilette est en faille noire, de forme princesse devant, collante comme une cuirasse et ouverte en biais avec une garniture de cinq soutaches d'acier posées les unes près des autres. Une aumônière, avec chiffre, couronne et blason brodés en acier, est pendue sur le côté par des soutaches d'acier qui se relie à une ceinture en lamé-acier. Du milieu du dos partent cinq soutaches d'acier qui descendent jusqu'au bas du dos, très-long ; ici la jupe est montée par trois plis creux formant éventail du bas et rayés chacun de mêmes lacets d'acier. La toilette se complète d'une pèlerine *Petit-abbé*, en faille noire, entourée d'acier, fixée dans le haut du corsage par trois plis, ne couvrant que le dos.

— Voici de nouveaux éléments d'élégance parisienne qui nous sont fournis par la maison DE PLUMENT. C'est une longue série de jupons et tournures admirablement compris pour faire ressortir les avantages d'une élégante toilette et la grâce d'une jolie taille.

Le jupon *Caverlet* en fin brillant, véritable jupon de lingerie avec tournure étroite et longue derrière, maintenue dans cette position par un intérieur lacé. Il est entouré d'un haut volant de nansouck, de 50 cent., terminé par un plissé garni lui-même de valenciennes. Ce jupon est monté à une large ceinture, — la *ceinture cuirasse*, — qui emboîte le tour des hanches sans plis, par conséquent favorable au collant des corsages actuels. Ce joli modèle, destiné aux toilettes de ville, dont il soutient la traine, coûte 35 francs.

Le jupon *Croizette*, à ceinture cuirasse, est établi de la même façon que le précédent, avec cette différence que sa longueur, étant destinée à soutenir les robes à traine, est plus grande ; il en est de même du volant qui l'entoure puisqu'il a 65 cent. Ce volant est, en outre, garni d'une belle broderie et d'un plissé.

Le jupon *Marie-Antoinette*, que nos jeunes lectrices connaissent toutes par les descriptions que nous en avons déjà faites, continue d'être fort demandé ; les personnes qui voudraient se le procurer, avec l'adjonction de la ceinture cuirasse, n'auraient qu'à le spécifier à la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Pour fournir convenablement cette ceinture, il faut connaître la grosseur exacte de la personne à qui elle est destinée.

Nous continuerons prochainement cette intéressante nomenclature des jupons et tournures de la maison de Plument ; ajoutons, toutefois, qu'aujourd'hui les femmes ne savent pas plus se passer d'une tournure que du *corset sultane* ou du *corset-cage*, tous deux à ceinture *Jeanne d'Arc*. Il en est ainsi encore du gentil *lacet hygiénique* en caoutchouc et soie blanche, expédié *franco* dans toute la France pour 3 francs et dont on ne peut plus se passer.

SPÉCIALITÉS

Pour acquérir ou conserver un joli teint, plein de fraîcheur et d'éclat, il n'est pas de meilleur procédé ni de plus délicate composition que le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette lotion virgine s'emploie mélangée d'eau ordinaire à des degrés différents, c'est-à-dire plus ou moins coupée d'eau selon les exigences de la peau. Lorsque celle-ci est couverte de taches de rousseur, de boutons, de rougeurs ou de rugosités quelconques, prendre le *lait antéphélique* presque pur vaut mieux ; mais si le teint n'est que terni par quelques dartres sans conséquence, alors on le coupe fortement d'eau. Enfin, dans l'habitude de la vie et pour les femmes de complexion délicate, il suffit de verser du *lait antéphélique* dans l'eau de la cuvette, de façon à la blanchir, pour obtenir la mesure voulue.

Le flacon de *lait antéphélique* coûte 5 francs, qu'il suffit d'envoyer en un

bon sur la poste ou en timbres, à l'adresse de M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26) pour le recevoir *franco*.

— Combien les jeunes mères devraient bénir le docteur Nakson, de leur avoir rapporté de l'Inde, ces précieuses liqueurs et pommades indiennes ! Grâce à elles, leurs gentils babies auront une chevelure luxuriante, et de longues boucles soyeuses couvriront abondamment leurs épaules.

La *Pommade* et l'*Eau indiennes* s'emploient simultanément, et l'on doit en user avec régularité pour que le tube capillaire en bénéficie complètement. Les mille plantes indiennes dont le suc constitue en partie la composition de ces produits offrent une garantie suffisante de leur innocuité et de leur efficacité. Les mères peuvent donc en toute sûreté se servir de l'*Eau* et de la *Pommade indiennes* pour l'entretien de la chevelure de leurs enfants.

La *Liqueur indienne* remplace la pommade, mais non pas l'*Eau* avec laquelle il faut également l'employer.

Adresser les demandes à M^{me} Marie GOA (rue d'Amboise, 5).

M. D'A.

UN CONSEIL PRATIQUE.

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C^e (18, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD *, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

Voici le sommaire du n^o 6 (1^{er} avril 1876) :

TEXTE : Causerie du docteur (*Les robes trop longues*). L'Éducation du nouveau-né (*De la viande crue chez les enfants*). Une vocation. La crèche de Namur. Les vacances de Pâques. Le petit doigt de maman, enfantine. Dépopulation de la France. Nouvelles. — GRAVURES : Le premier pas. Les éléphants du Cirque américain. Le retour de la Crèche. Le retour des cloches. Les œufs de Pâques.

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Propos de saison, par M. Charles MONSELET. — Critique de la mode, par L. S. — *Jeanne d'Arc*, par M. Robert HYENNE. — *La morale du bilboquet*, nouvelle, par M. Julien LEMER. — Mascarade, par BRADA. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n^o 1314, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de mariage. — Patron découpé (annexe spéciale aux éditions n^o 2 et n^o 3) : modèle de confection.

Dans le texte : P. n^o 309, dessin de M. E. PRÉVAL, chapeau *Baretta*. — DG. n^o 627, dessin de M. RIGOLET : ornements et garnitures en passementerie.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.